# Théâtre Français. *Le Bourgeois gentilhomme*.

Il faut féliciter le Théâtre Français du succès de cet ouvrage, auquel les acteurs ont beaucoup contribué par leurs talents et leur zèle ; faut-il aussi remercier le public de la justice qu'il a rendue à Molière ? Ce concours extraordinaire que vient d'attirer *Le Bourgeois gentilhomme* est-il un présage du retour de la bonne comédie ? Les bouffonneries qui défigurent la pièce, la cérémonie turque, l'exagération du rôle principal, n'ont-elles pas plus de part encore que les traits du génie comique, à cette prodigieuse affluence qui semble mettre une ancienne pièce du siècle passé au rang des nouveaux les plus heureuses ? *Le Misanthrope*, *Les Femmes savantes*, *L'Avare*, se jouent dans le désert. D'où vient cette grande fureur pour *Le Bourgeois gentilhomme*? Je ne puis m'empêcher de soupçonner que la farce fait valoir la comédie, et que dans la procession truque et les coups de bâton donnés à Mamamouchi, la pièce, qui serait beaucoup meilleure, aurait bien moins de spectateurs.

Ce n'est pas que les anciennes farces soient en vogue au Théâtre Français ; au contraire, on siffle celles dont le naturel est trivial, quoique d'ailleurs elles soient plaisantes, ingénieuses et morales. Mais celle du Mamamouchi a un grand avantage ; elle ne signifie rien, elle n'a pas le sens commun ; c'est une pure extravagance qui a le mérite de repaître les yeux d'un spectacle burlesque sans rien dire à l'esprit. Quand Sganarelle, dans *Le Médecin malgré lui*, donne des coups de bâton à sa femme, toutes les femmes sont révoltées ; quand les Turcs bâtonnent M. Jourdain, toutes les femmes éclatent de rire. Cependant les coups de bâton que reçoit M. Jourdain ne sont qu'une folie et une farce sans objet ; ceux que reçoit la femme de Sganarelle offrent une leçon morale. La scène nous présente l'intérieur d'un ménage des gens du peuple ; on y voit qu'une femme hargneuse prend souvent plaisir à irriter un mari brutal, et provoque elle-même par son entêtement et sa mauvaise humeur, la colère dont elle devient la victime. Mais cette scène, tout instructive qu'elle est, a quelque chose d'ignoble qui rebute. Quelle est la femme qui oserait rire d'un mari qui bat sa femme ? Mais on rit sans conséquence des coups donnés au Mamamouchi.

La cour brillante et polie de Louis xiv aimait au contraire les farces ingénieuses. La plupart des bouffonneries de Molière ont été composées pour des fêtes qu'un jeune monarque donnait aux femmes les plus jolies et les plus spirituelles de la France. *Pourceaugnac* fut représenté à Chambord, *Le Mariage forcé* au Louvre*,* et Louis xiv dansa dans le ballet; *Georges Dandin*, *L'Amour médecin* firent un des principaux ornements des fêtes de Versailles. Il semble que les personnes qui ont le plus d'esprit et de sentiments, soient aussi celles qui dédaignent le moins ces farces naïves, et cette peinture naturelle des ridicules populaires : des spectateurs si élevés par eux-mêmes ne craignent point de descendre et de se compromettre par le plaisir qu'ils prennent ces caricatures de la vie commune ; cela les délasse de la grandeur. Ce qui doit leur plaire le moins, ce sont les trivialités sans motif et sans esprit, où il n'y a ni mœurs, ni vérité. Toute la cérémonie turque n'eut aucun succès à la cour, et nuisit même u bon comique répandu dans les premiers actes. Où Molière a-t-il pris ces pauvretés-là ? Que signifie son *halaba balachou*, et tout ce misérable jargon turc ? Croit-il nous divertir avec ces sottises ? S'écriaient de toutes parts les courtisans et les marquis, que Molière n'avait pas épargnés dans ses comédies.

Mais ce qui leur déplaisait peut-être encore plus que *halaba balachou*, c'était ce courtisan escroc, qui régale sa maîtresse, lui fait des cadeaux aux dépends de la bourse de M. Jourdain. Ce personnage ne faisait pas d'honneur à la cour, et si M. Jourdain était fort ridicule en imitant les manières des gens de qualité, Dorante était fort méprisable lorsqu'il déshonorait sa qualité par des manières d'aigrefin. Le citoyen de Genève se fâche mal-à-propos contre Molière, et sa philosophie n'est que de la mauvaise humeur, lorsqu'il lui reproche de jeter du ridicule sur un honnête homme, et de faire un honnête homme d'un fripon. Dorante n'est point l'honnête homme de la pièce ; il n'y est jamais présenté que sous les couleurs d'un fourbe adroit, qui profite pour son compte de la sottise de M. Jourdain. La conduite de ce courtisan est une bonne leçon que Molière donne aux bourgeois, et dont ils avaient alors grand besoin : il y avait même dans ce temps-là du courage et de la générosité à dévoiler ainsi les ruses de certains aventuriers de la cour qui vivaient aux dépends des honnêtes roturiers. Les grands seigneurs auraient rougi sans doute d'escroquer l'argent d'un bourgeois de la même manière que Dorante, mais au fond ils ne se faisaient pas un scrupule de prendre à crédit chez les marchands, et de les payer en belles promesses. Les nobles s'accoutumaient trop à regarder le coffre-fort d'un bourgeois comme un supplément à leur patrimoine : c'était un préjugé à la mode, que les grands étaient faits pour dépenser et se ruiner, les petits pour amasser et s'enrichir, afin de réparer les folies des grands. Dorante ne paraissait pas si coupable qu'aujourd'hui, lorsqu'il s'appropriait l'argent d'un roturier, il semblait reprendre le sien.

Il faudrait pouvoir se former une idée de l'espèce de vénération que la bourgeoisie avait alors pour la cour et pour la noblesse ; il faudrait savoir jusqu'où allait alors la simplicité, la bonhomie des gens du commun, et la sorte de superstition que leur inspirait la qualité pour sortir tout le comique du *Bourgeois gentilhomme*. Les trois quarts des spectateurs n'ont aucune connaissance de ces mœurs ; ils ignorent qu'il y avait dans ce temps-là une éducation, des manières, un ton, un costume, un état de maison et un luxe absolument réservés pour les nobles, et que toutes les bienséances sociales interdisaient à un roturier, quelle que fût sa fortune. Il ne suffisait pas alors d'être riche pour étaler de la magnificence et du faîte : les petits, avec beaucoup d'argent, le pouvaient pas briller ; les grands brillaient, même sans argent, tant qu'il y en avait dans la bourse des petits. Faire des dettes était une espèce de titre de noblesse ; se ruiner n'appartenait qu'aux grands seigneurs, et les gens du commun s'occupaient à faire fortune pour le service des seigneurs ruinés.

On est surpris aujourd'hui que ce soit ridicule pour un homme riche tel que M. Jourdain, d'avoir des maîtres de musique et de danse. Le seul ridicule qu'on lui trouve, c'est de vouloir à son âge commencer son éducation : c'est pour sa fille et non pas pour lui que ces maîtres devraient venir ; tout serait alors dans l'ordre. Du temps de Molière, les arts d'agrément étaient le partage exclusif des personnes de qualité : les gens du commun ne s'y adonnaient que pour en faire leur état, mais les bourgeois ne s'amusaient point à apprendre à chanter et à danser, persuadés qu'il n'y avait à celui aucun profit : de là le vieux proverbe,

Qui bien chante et bien danse,

Fait un métier qui peu avance.

Aujourd'hui, la musique et la danse entrent dans l'éducation de toutes les personnes qui ont quelque aisance, et cet usage n'a rien de répréhensible en lui-même quand il ne nuit point à des études plus solides. Apprendre la musique et la danse, c'est un amusement agréable ; l'inconvénient et même le ridicule est de donner à cet amusement une trop grande importance et d'aspirer dans ces arts à une perfection qu'il faut laisser aux gens de métier.

Molière a peint avec une admirable vérité, l'orgueil et les prétentions des artistes, leurs rivalités, la haute idée qu'ils ont de leur art : le plus ridicule, c'est le maître d'armes. La science des armes était plus que toute autre l'apanage de la noblesse, essentiellement militaire ; mais l'escrime par la suite devient l'exercice le plus commun, dans un temps où tout le monde s'arrogeait le droit de porter l'épée. Aujourd'hui que le pistolet, dans les affaires d'honneur, est bien plus à la mode que l'épée, on ne considère dans l'art de tirer des armes que la bonne tenue et la fermé qu'il donne au attitudes du corps, et c'est pour cela qu'on donne un maître d'armes, même aux demoiselles, comme aussi utile pour grâce qu'un maître de danse.

La scène du maître de philosophie est la satire la plus plaisante de toutes les niaiseries scientifiques, qui, dans ces derniers temps, se sont prodigieusement multipliées, et que l'on a grand tort de confondre avec la philosophie. Un livre de grammaire qui parut du temps de Molière, lui fournit l'idée de cette bouffonnerie ; il y a aujourd'hui tel grammairien dont les chimères seraient une bonne fortune pour un poète comique.

Je ne sais s'il faut reprocher à Dugazon la charge qu'il ajoute au rôle de M. Jourdain, déjà si chargé par lui-même : l'habitude de donner *Le Bourgeois gentilhomme* dans le carnaval, a pu autoriser cette licence. Préville, dans ce rôle, s'écartait aussi de son goût et de son naturel ordinaire. D'ailleurs, cette exagération réussit : peut-être Dugazon, avec plus de simplicité, ferait moins rire. Cependant cela ne le justifie pas tout-à-fait ; il devrait peut-être se montrer plus jaloux du suffrage des connaisseurs ; il donne trop à l'envie de faire la multitude, et sort continuellement du caractère de son personnage. M. Jourdain est ridicule de bonne foi ; ce n'est point un farceur. Un autre reproche très grave qu'on peut faire à Dugazon, c'est de ne pas savoir son rôle, et d'altérer souvent le texte de Molière : non content de prêter au personnage ses bouffonneries, il prête encore à l'auteur son style ; c'est être trop libéral.